

Les Travaux à la Ferme et dans les Champs

A - INTRODUCTION SUR LE SYSTEME AGRICOLE BRETON AU XIX^e ET XX^e SIECLES

Compte tenu de la forte évolution des exploitations agricoles à la fin du XIX^e et au cours du XX^e siècle dont le début de ce dernier correspond à la jeunesse de Maria née en 1908, il me semble utile de vous rappeler comment se présentait **le système agricole breton, notamment en Ille et Vilaine, au début du XIX^e siècle. Il était différent du système agricole d'autres régions de France, ce qui lui a valu d'être considéré pendant longtemps par les voyageurs comme moins avancé.** La Bretagne, terre excentrée, est restée isolée avant l'arrivée du chemin de fer entre 1857 pour Rennes et 1865 pour Brest, et l'aménagement d'un réseau routier en bon état. Par ailleurs, les premiers engrais (noir animal, chaux) ont été réservés au petit nombre à cause de leur prix et l'instruction restait réservée à l'élite. **Tous ces retards sont aujourd'hui comblés et le dynamisme de cette région au plan agricole n'est plus à démontrer.**

Mais **au début du XIX^e siècle, ce pays de petite culture reposait sur une combinaison raisonnée des terres incultes (prés, friches, landes et forêts) et des terres cultivées (céréales : seigle, méteil ou mélange de seigle et de blé, froment et sarrasin).** en accord avec la nature des sols et le climat. Elles comprenaient une proportion importante de terres laissées volontairement en friche pendant plusieurs années pour les régénérer (principe de l'assolement). Avant 1820, l'Ille et Vilaine comprenait : 23% de terres incultes, 11% de prés et 66% de terres labourables dont 35% seulement de terres labourées.

Ces pourcentages évolueront jusqu'en 1865, **car les surfaces consacrées aux céréales ne cesseront d'augmenter. A partir des années 1870, l'Ille et Vilaine progressera beaucoup plus vite que les autres départements bretons,** comme en témoignent les comptes-rendus de Comices agricoles, qui servaient de relais au progrès agricole. **Les fermes bretonnes pratiquent la polyculture-élevage, mais elles progressent plus rapidement dans les cultures céréalières que dans les cultures fourragères. Il n'est jamais question de spécialisation. « C'est pourquoi les tentatives d'amélioration des productions laitières et cidrières proposées dès la fin du XIX^e siècle ont échoué. En 1920, l'Ille et Vilaine est toujours le premier producteur de pommes à cidre, mais au plan qualitatif, rien n'a changé et le cidre breton n'a pas su s'imposer comme le remplaçant du vin qui a rapidement trouvé le premier rôle. Il en va de même pour le beurre. Par rapport aux régions de Normandie et de Poitou-Charentes, de nombreux marchés lui échappent »** (d'après des Archives de l'Innovation Alimentaire).

Les terres du canton de Tinténiac dont dépendait La Baussaine correspondaient à des zones mixtes de culture et de bétail largement représentées dans ce département, quelle que soit la taille de l'exploitation. Les forêts et les landes n'étaient dominantes que dans le sud-ouest du département. **Dans le canton de Tinténiac, vers 1910, on peut considérer que les landes, marécages et friches représentaient environ 8% des surfaces et les terres cultivées 92%.** Ce qui représentait en moyenne pour une ferme de 10 ha, les surfaces suivantes :

Répartition d'une ferme moyenne de 10 ha du canton de Tinténiac vers 1910				
Terres cultivées : 9,2 ha				Friches, landes : 0,8 ha
Pâtures : 2,8 ha	Terres labourables : 6,4 ha			
Prairies naturelles 2,8 ha	Céréales 3,5 ha	Cultures fourragères 1,5 ha	P. de terre, betteraves ... 1,4 ha	Friches, landes 0,8 ha

Par ailleurs, en 1906, 58% des Français vivent à la campagne et les paysans représentent alors 43% de la population active, soit 8,8 millions de personnes, contre seulement 6% aujourd'hui. Toujours en 1906, 150.000 paysans occupent 45% des terres cultivées et 48% des fermes ont de 1 à 10 hectares. L'autoconsommation est générale.

Au début du XX^e siècle, l'exode rural a déjà bien commencé et les diversités sont grandes en milieu rural. Le cultivateur beauceron est déjà privilégié avec une exploitation moyenne de 25 ha. Dans le bas de la Vallée du Rhône, la mise en place de l'irrigation et du chemin de fer, permet le développement et l'écoulement des produits maraîchers et des fruits. La Normandie et le Poitou s'en sortent bien grâce à l'élevage laitier. **Mais partout ailleurs, l'existence de la paysannerie est rude. Le travail familial est de règle. Les enfants sont retirés tôt de l'école. La viande de boucherie, le chocolat, les agrumes et le pain blanc sont encore des produits de luxe. Dans nombre d'exploitations et dans toutes les régions, il subsiste un prolétariat agricole misérable dont on n'a pas idée aujourd'hui.** En Bretagne profonde, hors littoral et en dehors des grandes villes, les paysans continuent à vivre dans des conditions arriérées. La région de Tinténiac, à mi-chemin entre le bassin de Rennes et la zone littorale malouine n'était pas incluse dans ces zones arriérées. Ses activités agricoles et commerciales l'avaient rendue assez développée par rapport à d'autres régions bretonnes.

A la ferme des Gérard à La prise, mis à part le blé qui était vendu en grande partie, les autres productions servaient à nourrir principalement le bétail et accessoirement la famille. On dirait aujourd'hui que c'était une petite exploitation de polyculture élevage, avec un atelier complémentaire de production de miel et d'hydromel.

B - PERIODES DE MARIA GERARD A LA FERME

Maria née en 1908 est restée à la ferme jusqu'en 1930, l'année de ses 22 ans. Si on met à part sa petite enfance jusqu'à l'âge de six ans, puis sa courte scolarité entre octobre 1914 et mars 1920, sa vie active à la ferme marquée par les conséquences de la guerre s'est étalée sur 3 périodes entre 1920 et 1930.

Après le départ à la guerre de Léon en août 1914, ses parents n'ont pas eu de nouvelles de leur fils aîné, pendant trois ans. Nul ne savait s'il était mort ou vivant et son absence qui privait la ferme d'un bon travailleur rendait la situation très difficile. Un jour, en **juin 1917**, les parents reçurent une lettre écrite en allemand et venant de Prusse annonçant que leur fils « revenait de loin, mais qu'il était vivant ». Quand Léon put écrire, ils apprirent qu'il était soigné en Suisse ainsi que les circonstances de ses blessures : *blessé grièvement aux jambes en février 1916 au Fort de Douaumont que les Allemands avaient pris, il fut découvert par eux au bout de 3 jours, gisant, fiévreux et assoiffé puis dirigé en Prusse orientale où il fut soigné pendant un an pour de multiples fractures compliquées de tétanos.* Il resta un an en Suisse avant d'être rapatrié à l'hôpital de Toulouse durant une autre année puis dirigé enfin à la caserne de Rennes où sa convalescence prit fin en 1921.

Entre-temps, en juin 1920, Léon obtint une permission pour aller voir ses parents. Des gens vinrent le chercher en voiture à la gare de Tinténiac alors que la famille au complet (sauf Pierre non encore libéré de la guerre) travaillait au champ et que Maria était juchée sur une charretée de blé en gerbe. Prévenus de l'évènement la famille accourut vers la cour de la ferme. Léon descendit de la voiture, habillé en tenue militaire bleu clair avec une canne et des chaussons, devant sa mère en pleurs. Il était vivant certes, mais quand serait-il capable de participer aux travaux de la ferme...? **Il ne devait rentrer définitivement qu'en 1921 marchant lentement en boitant et en souffrant. Il mit des années à se mouvoir suffisamment bien pour vivre normalement et pour pouvoir travailler. Mais les séquelles durèrent toute sa vie.**

Au printemps 1920, quelques mois avant la permission de son fils aîné, sa mère âgée alors de 58 ans, très éprouvée par l'absence de Léon qui s'éternisait et les travaux supplémentaires en résultant, prit la décision de faire arrêter la scolarité de Maria, pour leur venir en aide sur la ferme.

Quand Maria scolarisée depuis la rentrée 1914 fut contrainte de quitter l'école en mars 1920, à la demande de sa mère, elle venait d'avoir 12 ans. Son institutrice se déplaça jusqu'à La Prise pour rencontrer la mère de Maria, lui demander de revenir sur sa décision et l'informer qu'elle souhaitait d'abord lui faire passer le C.E.P. et après la faire entrer à l'Ecole des Beaux Arts de Rennes, car elle était douée pour le dessin. La mère lui répéta qu'elle et son mari n'avaient plus la résistance de gérer seuls la ferme, étant donné que le fils qui devait la reprendre était gravement blessé et loin d'être rétabli. Maria seule enfant restante était donc la seule personne qui pouvait les aider. Et cette aide était indispensable. **Entre-temps**, Pierre le cadet s'était marié et vivait ailleurs. De son côté, Narcisse était parti en apprentissage. Seules restaient Maria et Léonie. Cette dernière relativement fragile travaillait peu et se maria à l'automne 1924.

Puis le 27 juillet 1924, le père décéda subitement, usé par le labeur, à l'âge de 60 ans passés. A la ferme, les seules personnes restantes étaient donc les deux femmes : Maria âgée de 16 ans et sa mère âgée de 61 ans. **Prenant leur courage à deux mains, les deux femmes, l'une trop jeune, l'autre trop âgée, continuèrent de tenir la ferme pour permettre à Léon rentré en 1922 mais partiellement invalide, de la reprendre un jour.** Progressivement, Léon lui-même très courageux, participa aux travaux, ce qui soulagea la mère. Le jour de la reprise arriva enfin six années plus tard. En 1929, il épousa Léontine Pestel. En 1930, après une année complète de travail commun avec Maria, le nouveau couple prit la direction de la ferme. **Maria, âgée de 22 ans, sa redevance familiale terminée, partit gagner sa vie.**

En résumé, du fait de la guerre, Maria a travaillé à la ferme pendant 10 ans, de 12 ans à 22 ans sans passer son C.E.P. et sans pouvoir entrer à l'Ecole des Beaux Arts ou poursuivre d'autres études. Elle en a conservé des séquelles à vie.

1. De 1914 à 1920, entre 6 et 12 ans, s'est écoulée sa période scolaire primaire dans l'ambiance de la guerre 1914/1918. Et sa scolarité en fut écourtée. Entrée à l'école à l'âge de 6 ans en octobre 1914, elle en est sortie en mars 1920, à l'âge de 12 ans, après 5 ans et demi seulement de scolarité, sans se présenter au CEP, pour aider aux travaux de la ferme.

2. De 1920 à 1924, pendant 4 ans, entre 12 et 16 ans, jusqu'au décès de son père, Maria participa à temps complet au fonctionnement de la ferme. On dirait aujourd'hui que Maria était adolescente, mais au début du 20^e siècle, ce concept n'existait pas. *On passait directement de l'enfance à l'âge quasi adulte*, d'autant plus que nombre de jeunes agriculteurs avaient été tués, que d'autres retenus prisonniers ou blessés mirent des années à revenir ou à vivre normalement. *Les femmes et les enfants durent continuer à pallier au manque d'effectif masculin.*

3. De 1924 à 1930, pendant 6 ans, entre 16 et 22 ans, après la mort de son père, jusqu'à la reprise de la ferme en 1930 par son frère aîné Léon, Maria travailla comme un adulte et demi, pour maintenir la ferme en bon état et assumer sa direction. Sa mère ayant 61 ans au décès de son mari en 1924 l'accompagnait bien sûr mais ne pouvait plus effectuer certains travaux. Quant à **Léon blessé en février 1916 au Fort de Douaumont* à Verdun, rentré en 1921** avec jambes et pied appareillés et se déplaçant avec des béquilles, il lui fallut des années avant de retrouver une mobilité minimum qui ne lui permit pas d'ailleurs de retrouver complètement ses capacités. Il se maria en 1929 avec Léontine Pestel. Maria resta encore un an pour assurer la transition. **Grâce à elle, Léon put reprendre la ferme paternelle en état de marche.**



Décoré quatre fois : Croix du Combattant, Médaille de Verdun, Croix de Guerre avec deux étoiles, Médaille Militaire avec cuirasse.

Léon Gérard en fin de convalescence. Il porte des jambières et a un pied appareillé.

De ce fait, pendant dix années consécutives de 1920 à 1930, âgée de 12 à 22 ans, avec un père décédé en 1924 et un frère mutilé de retour en 1921, **elle se trouva dans la même situation que la plupart des femmes d'exploitants pendant la guerre 1914-1918. Etant la plus valide, elle dut s'accrocher à la charrue, conduire les chevaux attelés pour travailler la terre tout en s'occupant des animaux et de la traite des vaches et surtout décider des productions et vendre, signe ultime de l'autorité.**

Malgré les durs travaux qui en résultèrent, Maria garde de cette dernière période de vie à la ferme un souvenir heureux où tout marchait bien. La guerre était terminée. Léon revenu vivant malgré ses graves blessures espérait un jour reprendre la ferme. Aussi entre une mère âgée et un frère handicapé, Maria trouva naturel de contribuer largement à la remise en état de la ferme. Ses vingt deux ans arrivèrent vite et en 1930 quand elle dut « partir gagner son pain », elle avait la satisfaction du travail accompli et bien fait, ce qu'elle considérait comme normal.



Les femmes aux travaux des champs après 1914

De nos jours, les jeunes femmes de la génération de Maria auraient été collégiennes, lycéennes puis étudiantes. Leur destin en a décidé autrement. *On ne peut pas comprendre la force physique et morale des femmes de cette génération, si on n'apprend pas ce qu'elles ont vécu et comment elles l'ont vécu.*



Groupe de battage pendant la guerre 1914-1918, Ferme de la « Cour à Dehors », à Tinténiac, dite « La Courador ». (ferme située sur le chemin bordant le jardin de l'ex-maison de Mémé, 3^{ème} à gauche). Observez les membres de l'équipe : hommes d'un certain âge ou non mobilisables, femmes et enfants. Les hommes valides étaient sur le Front ou déjà disparus.

Avant de décrire les travaux de Maria, revenons sur l'état de l'agriculture bretonne au siècle qui précédait le sien, car cela permet de mieux apprécier le contexte.

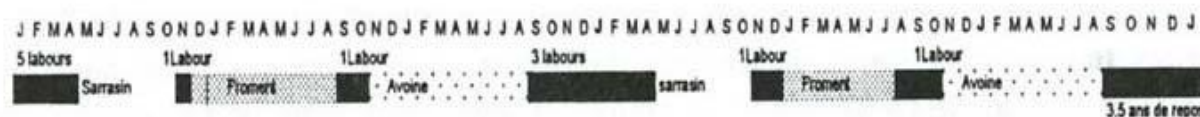
C - STATISTIQUES SUR L'AGRICULTURE EN 1920 EN ILLE ET VILAINE ET EN FRANCE

C 1 - LES ASSOLEMENTS

Au début du XIX^e siècle, comme les engrais chimiques de synthèse n'existaient pas, il fallait pour ne pas épuiser la terre, pratiquer des rotations des cultures sur plusieurs années. En Ille et Vilaine, la rotation la plus fréquente était de deux cycles de 28 mois dont chacun correspondait à la succession de trois plantes dans l'ordre de citation : sarrasin, froment, avoine. Sur les terres ingrates, le

sarrasin alterne avec le seigle ou le méteil (mélange de seigle et de froment que l'on sème et récolte ensemble) et le temps de repos de la terre se prolonge. Suivent quelques exemples :

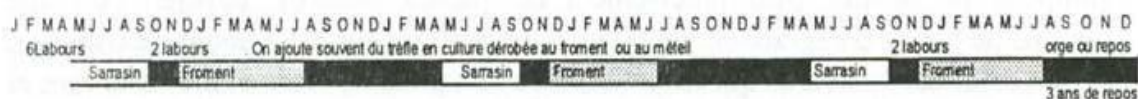
- **Assolement le plus fréquent en Ille et Vilaine, pratiqué sur 9 ans à Montfort sur Meu avant 1850**, sur la même parcelle : *Sources Revue Ruralia 1999-05*



En fait, on redémarrait la rotation avec le sarrasin qui se sème au printemps et qui mûrit rapidement. Cette plante avait trois avantages : nourrir la population (les bretons ont toujours mangé des galettes) - procurer aux bestiaux de la litière avec ses longues tiges - et surtout nettoyer le sol. En effet, la culture du sarrasin demandait plusieurs travaux préliminaires : défrichage, hachage des débris en cassant les mottes de terre avec une houe, charruage, hersage facultatif et deuxième émottage. Trois mois après le semis, en été, les femmes sarclaient le champ pour éliminer les mauvaises herbes.

Si vous décomptez les années entre la première production de sarrasin qui débute en mars jusqu'à la dernière production d'avoine moissonnée pendant l'été, vous totalisez six années. En ajoutant les 3,5 années de repos, vous voyez que la durée totale de la rotation des cultures était de 9 ans.

- **Assolement pratiqué sur 8 ans dans le bassin de Rennes** : *Sources Revue Ruralia 1999-05*



De nombreuses variations locales sont pratiquées concernant le choix des plantes ou la durée des cycles. Ainsi autour de Rennes, on ajoute souvent du trèfle en culture dérobée au froment ou au méteil.

La période 1820-1865 est celle de l'amélioration progressive de l'agriculture. Autour de Rennes, des « engrais étrangers » permettent de cultiver blé sur blé et la culture de l'orge en fin d'assolement raccourcit d'un an la période de friches. Après 1850, sur les sols les plus propices aux céréales, les superficies consacrées au froment, à l'orge et à l'avoine augmentent plus rapidement aux dépens des cultures de seigle et de méteil. Seule la surface du sarrasin se maintient et même augmente.

C 2 - LES PRODUCTIONS

Quelques chiffres relatifs aux productions végétales en Ille et Vilaine de 1820 à 1865.

Remarque : Mis à part le sarrasin dont le rendement à l'hectare a nettement augmenté pendant cette période, on peut déduire de ces chiffres qu'au niveau du département d'Ille-et-Vilaine, les fortes augmentations des productions végétales dépendent davantage de l'augmentation des superficies que de celle des rendements.

• Superficies	1820	1865
* Froment	45 000 ha	120 000 ha
* Sarrasin	82 000 ha	118 000 ha
* Avoine	35 000 ha	45 000 ha
* Orge	10 000 ha	20 000 ha
* Seigle	41 000 ha	10 000 ha
• Production en Hl	1820	1865
* Sarrasin	510 000 hl	2 300 000 hl
* Froment	520 000 hl	1 500 000 hl
* Avoine	530 000 hl	1 000 000 hl
* Orge	200 000 hl	500 000 hl
* Seigle	500 000 hl	490 000 hl
* Méteil	250 000 hl	1000hl

• Rendements Hl/ha	1830	1865
* Sarrasin	5	17
* Avoine	26	16
* Froment	13	13
* Seigle	12	12

Sources : tableaux établis à partir de graphiques *Revue Ruralia- 1999-05*

C 3 - LA REPARTITION DES TERRES AGRICOLES VERS 1900**Statistiques de la répartition du territoire de la France, à partir des relevés de 1892***Persée : La statistique agricole de la France – H.Hitier – 1899, vol 8, N°40, p 350-357*

Catégories du territoire.		Superficie.	Proportion
		Hectares.	pour 100.
Superficie cultivée.	1. Territoire agricole.		
	Céréales.	14 827 085	28,06
	Grains autres que les céréales.	319 705	0,60
	Pommes de terre.	1 474 144	2,68
	Autres tubercules et racines pour l'alimentation humaine.	128 238	0,24
	Cultures industrielles.	531 508	1,00
	Cultures fourragères.	4 736 394	9,08
	Jardins maraîchers et potagers.	386 827	0,73
	Jachères.	3 367 518	6,37
	Terres labourables.	25 771 419	48,76
	Vignes.	1 800 489	3,40
	Prés naturels.	4 402 836	8,33
	Herbages pâturés.	1 810 608	3,42
	Bois et forêts.	9 521 568	18,03
	Cultures arborescentes, etc.	934 800	1,76
	Cultures permanentes non assolées.	18 470 301	34,94
	Totaux de la superficie cultivée.	44 241 720	83,70
Superficie non cult.	Landes, pâtis, bruyères.	3 898 530	7,37
	Terrains rocheux, montagnes incultes.	1 972 994	3,73
	— marécageux.	316 373	0,60
	— tourbières.	38 292	0,07
	Totaux de la superficie non cultivée.	6 226 189	11,77
Totaux du territoire agricole.		50 467 909	95,47
— du territoire non agricole.		2 389 290	4,53
Totaux généraux du territoire.		52 857 199	100,00

De ces chiffres, on peut relever que près de la moitié du territoire est réservée aux terres labourables et que sur celles-ci, près des trois cinquièmes sont réservés aux céréales, un peu moins d'un cinquième aux cultures fourragères. Les autres représentent seulement un dixième.

Quant aux cultures permanentes non assolées, les bois et forêts en occupent près de la moitié.

→ **Evolution des surfaces consacrées à l'élevage en Ille et Vilaine au XIXe siècle**— Sources *Revue Ruralia* 1999 -05

« Jusqu'au début du XIXe siècle, ce sont les régions les moins fertiles qui élèvent le plus grand nombre d'animaux. Il s'agit alors d'un élevage de type semi-extensif de bœufs, de chevaux et de moutons qui paissent sur les landes communales et les terres laissées en friche. Dans ce cas, les mâles sont majoritaires : un bœuf pour trois vaches, deux veaux pour une génisse, ils sont vendus jeunes et non engraisés dans les arrondissements voisins. Il en va de même des chevaux qui sont vendus probablement bien avant 18 mois à des herbagers. Ce type d'élevage naisseur se retrouve autour de Redon, à l'embouchure basse et humide de la Vilaine., mais aussi le long des Marches de Bretagne : zones de Rennes, de Nantes, de Vannes, puis du Maine et de la Normandie...

... En Ille et Vilaine, il faudra attendre très longtemps avant que ne changent les surfaces réservées à l'élevage. En 1841, les prairies représentent les deux tiers des pâtis (terrains en friches), ce qui est une avancée. Les prairies naturelles irriguées et les prairies artificielles (16 à 35% des pâturages) dans lesquelles prédominent le trèfle et le ray-grass ont régulièrement progressé. Par exemple, dans la région de Fougères, on introduit peu à peu les trèfles dans les rotations. En 1846, dans l'arrondissement de Montfort et de Redon, les pâtures représentent encore plus de 60% des terres cultivables. Mais l'intensification de l'élevage se met en place dans tout le département sauf sur la côte. Toutefois cette évolution est liée à la nature des sols, à l'existence de marchés environnants, et aux infrastructures. Le chemin de fer et les routes ne sont pas encore mises en place en 1850... »

A l'issue de la guerre 1914/1918, ces chiffres évolueront peu (Source : Larousse agricole 1921/1922) : le total de la superficie cultivée reste à 82%. **Seule évolution : les terres labourables qui s'élèvent à 58% dont 28% de blé, 40% de cultures fourragères (très forte augmentation) et 30% de récoltes autres.**



Répartition des territoires agricoles en France vers 1920 – *Larousse Agricole 1921/1922*

Malgré l'aspect dense de la carte, il est intéressant de relever pour la Bretagne : l'importance des pommiers à cidre avec la Normandie voisine, les landes, le chanvre, le lin, les chevaux, dont les chevaux postiers renommés pour conduire les voitures à cheval, les vaches, le beurre, les cultures maraîchères sur la côte nord et les engrais marins utilisés seulement sur les surfaces littorales. Pour d'autres régions, les productions indiquées peuvent témoigner pour certaines de l'évolution constatée dans les années 2010 soit près de cent ans après.

D - GENERALITES SUR LES PRATIQUES AGRICOLES DANS L'OUEST DE LA FRANCE VERS 1920

Voyons maintenant, pour le département de l'Ille et Vilaine, comment étaient pratiqués les modes culturaux, les rotations des cultures, les labours nécessaires et autres travaux du sol précédant chaque semis ou plantation ainsi que les plantes fourragères de l'époque concernée.

D 1 - LES MODES DE CULTURE DANS LA REGION DE TINTENIAC EN 1920

Il existe de nombreuses classifications. Nous ne retiendrons que celles pratiquées dans la région de Tinténiaç à cette époque. Par rapport aux normes actuelles, on peut dire que l'on y pratiquait :

- une *culture plutôt extensive* : sans grand rendement à l'hectare, sans production laitière renforcée,
- *de type biologique*, sans pesticides et sans engrais chimiques de synthèse.

On peut aussi retenir qu'on y pratiquait :

- *Les cultures associées* : façon de cultiver ensemble sur une même parcelle, deux ou trois espèces végétales différentes. Exemple, Maria se souvenait du trèfle bleu semé au printemps et de la « Paumelle » ou Orge simple.
- *Les cultures dérobées* : cultures de courte durée, deux à trois mois, intercalées entre deux cultures principales.

D 2 - LA ROTATION DES CULTURES VERS 1920

Dans le Larousse Agricole de 1920, on parle d'assolement quand on évoque les changements de culture d'une année à l'autre dans les mêmes parcelles. Aujourd'hui, on qualifie cette nécessité de rotation culturale, car on considère que l'assolement signifie la division des terres d'une exploitation en autant de parties, appelées soles, qu'il y a de cultures principales.

Maria ne m'a pas spécialement parlé de la rotation des cultures. Sans doute parce que c'était Léon qui en prenait la décision. De toute façon, cette rotation était pratiquée parce qu'elle conditionnait le rendement des productions. En effet, chaque plante a un système racinaire particulier qui se développe dans la même couche de terre.

Ainsi, les céréales ont des racines fasciculées qui se développent en surface. Au contraire, les betteraves fourragères ont une racine puissante qui descend profondément dans le sol. Si dans un champ, on ne cultivait que des céréales, on tendrait à épuiser la terre en surface alors qu'on n'utiliserait pas les éléments fertilisants dans les couches plus profondes. Par ailleurs, certaines plantes consomment de l'azote, d'autres de la potasse. La répétition d'une même culture dans le même emplacement conduirait à épuiser le sol d'un élément fertilisant, sans parler de l'influence sur la structure du sol et sa teneur en matières organiques, ainsi que de l'action sur le développement de parasites et de mauvaises herbes spécifiques.

Pour éviter les fatigues du sol, il faut prévoir dans la même parcelle, une succession de plantes ayant des besoins différents ainsi que des apports d'engrais naturels si possible. C'est ce procédé qui porte le nom de rotation des cultures.

→ **Voici quelques exemples d'assolement quadriennal dans l'ouest de la France** - extraits du Larousse agricole 1921/1922. Il s'agit donc des cultures successives pendant quatre ans dans une même parcelle.

Région de l'Ouest (Maine), très proche de l'Ille et Vilaine :

1. Moitié betteraves et pommes de terre, moitié choux et rutabagas
2. Moitié froment, moitié avoine ou orge
3. Trèfle
4. Froment

Région de l'Ouest, terres plus pauvres :

1. Moitié sarrasin, moitié navets
2. Avoine ou orge
3. Moitié vesce d'hiver, moitié jarosse d'hiver (pois fourrager)
4. Froment et seigle ou méteil

→ Autre exemple de Rotation sur quatre ans et quatre parcelles :

Années	1 ^{ère} parcelle	2 ^{ème} parcelle	3 ^{ème} parcelle	4 ^{ème} parcelle
1 ^{ère} année	Plantes sarclées (betteraves, p. de terre) et ou Jachères	Céréales de printemps	Trèfle et fourrages verts	Céréales d'automne
2 ^{ème} année	Céréales de printemps	Trèfle et fourrages verts	Céréales d'automne	Plantes sarclées (betteraves, p. de terre) et ou Jachères
3 ^{ème} année	Trèfle et fourrages verts	Céréales d'automne	Plantes sarclées (betteraves, p. de terre) et ou Jachères	Céréales de printemps
4 ^{ème} année	Céréales d'automne	Plantes sarclées (betteraves, p. de terre) et ou Jachères	Céréales de printemps	Trèfle et fourrages verts

NB : La première culture de la parcelle est appelée **tête de rotation**

→ Autres exemples d'assolement sur trois ans ou quatre ans :

Sur trois ans	Sur quatre ans
1. Racines ou jachère, puis blé, puis avoine	1. Racines – blé – avoine - fourrages verts
2. Plante sarclée* ou luzerne ou prairie temporaire**, puis blé, puis avoine	2. Racines – blé – orge - fourrages verts

*Plante sarclée : betterave, pomme de terre, féverole - ** Prairie temporaire : graminées plus légumineuses

Conclusion de la lecture de ces assolements, par rapport à ceux cités pour la période avant 1850 :

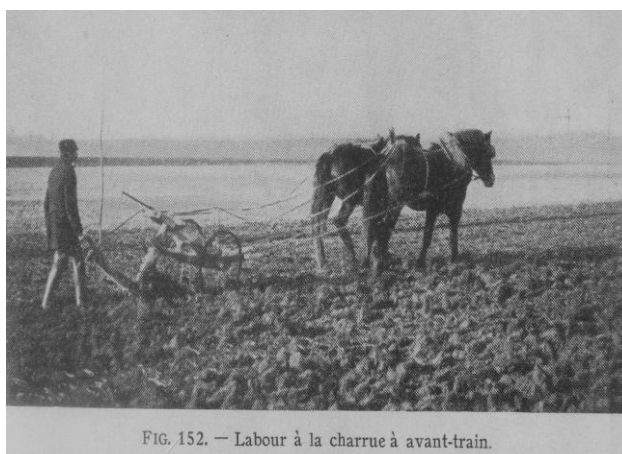
- * La durée globale de la rotation a nettement diminué, trois ou quatre ans au lieu de huit ou neuf.
- * Les jachères ont très fortement régressé.

L'exploitation des terres agricoles s'achemine vers une production intensive. Il faudra cependant attendre les années 1950 pour un usage régulier d'engrais chimiques de synthèse et surtout de produits de traitement ou pesticides.

D 3 – LES LABOURS - LE MATERIEL



Deux ou trois chevaux et deux hommes pour les terres lourdes ou les grandes fermes



Deux chevaux et un homme, attelage fréquent dans les fermes petites ou moyennes

FIG. 152. — Labour à la charrue à avant-train.

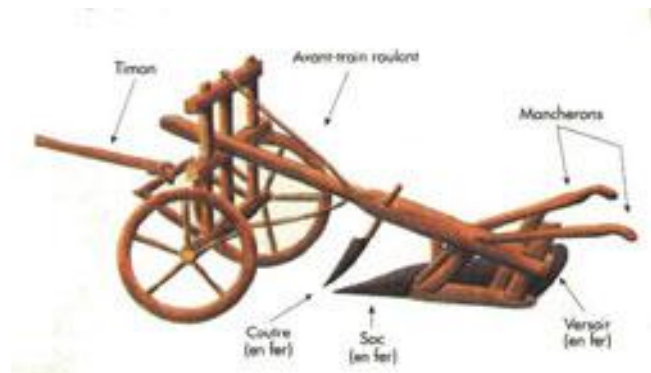
Avant de passer aux opérations de semis dans les champs, que ce soit les semailles de printemps ou d'hiver, ou les plantations de plantes fourragères, **il fallait préparer les terres** et le faire du mieux possible. Du labour en effet, dépendait la qualité des récoltes à une époque où l'on ne connaissait pas suffisamment le rôle des fertilisants et des semences.

Le but du labour est de retourner la terre afin de l'ameublir, de l'aérer et de la nettoyer en enfouissant les mauvaises herbes et en ramenant à la surface des rhizomes indésirables. Il était également utilisé à cette époque pour enfouir le fumier ou parfois des plantes utilisées comme engrais vert. Celles-ci après avoir été cultivées étaient enfouies sur place pour apporter au sol de l'humus et de l'azote, telles que des légumineuses : trèfle, luzerne qui ont la faculté de fixer l'azote de l'air.

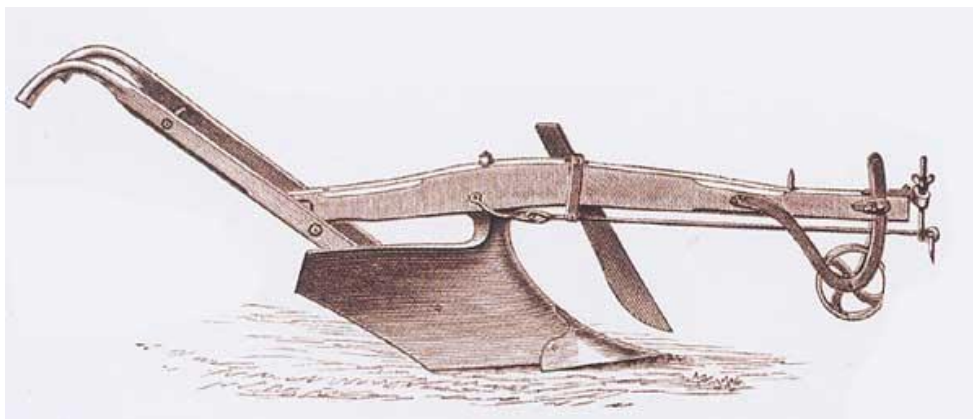
Pour labourer la terre, depuis les civilisations anciennes, les paysans ont utilisé *l'araire en bois*. Depuis l'ère dite moderne, l'araire a été remplacée par *la charrue en bois et fonte, puis en fer puis en acier*. Mais il faut savoir qu'en 1900, dans certaines régions de France (Massif central, Midi), l'araire était couramment utilisée. Seule la pointe qui était en fer pénétrait dans le sol. De nombreux passages étaient nécessaires pour ameublir un champ. *De nos jours, pour certaines productions, notamment la vigne où les rangs sont étroits, des araires sont toujours utilisées.*



Reconstitution à partir d'un araire en bois



Araire en bois très perfectionnée - Musée du Roure (76)



Araire type Mathieu de Dombasle vers 1895 (bois et fonte)

Au début du XXe siècle, lorsque Maria travaillait à la ferme avec Léon, le cultivateur utilisait une charrue brabant à support antérieur fixe, par opposition à l'araire qui n'a pas d'avant-train. Le brabant pouvait être simple à un soc ou réversible à deux socs. Dans les deux cas, le brabant comportait un bâti fixe relié à deux roues montées sur un essieu. Les pièces essentielles étaient *le coutre* qui tranchait la terre verticalement, *le soc* qui découpait la terre horizontalement par-dessous et *le versoir* qui retournait la terre soit à gauche soit à droite suivant le sens d'avancement de la charrue. Il était tiré par un ou deux chevaux suivant la surface à charruer et la profondeur du labour. Un réglage permettait de varier la profondeur des labours.



*Charrue Brabant à deux socs réversibles
Eco-Musée de Baguer-Morvan
(près de Dol de Bretagne)*



Vue arrière du soc qui tranche un bloc de terre avant que celui-ci ne soit retourné par le versoir situé en haut

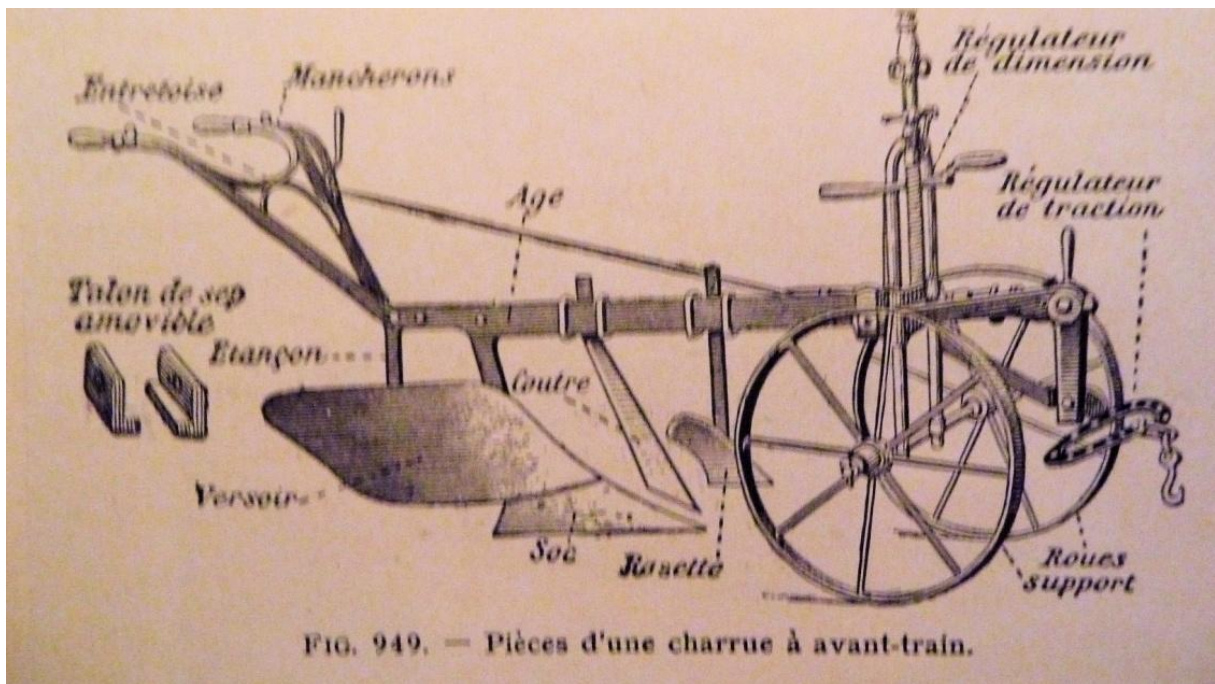


FIG. 949. — Pièces d'une charrue à avant-train.

Pièces d'une charrue à avant-train

Larousse Agricole 1921/1922

Le soc et le coutre découpaient la motte de terre et le versoir la retournait. La rasette enfouissait au fond de la raie une partie de la bande superficielle de terre contenant les herbes, les débris végétaux ou le fumier.

En principe, **chaque ferme possédait son matériel de culture** et sauf exception, le labour était effectué par les membres de la famille sans faire appel aux voisins. **Cependant comme il n'y avait qu'un cheval à La Prise, Léon, frère aîné de Maria, faisait appel à un voisin, Louis Pestel la plupart du temps ou Jules Caresmel, quand le labour à deux chevaux était nécessaire.** Dans ce cas celui qui prêtait son cheval aidait l'autre à charruer. Deux personnes étaient nécessaires, une pour conduire les chevaux, l'autre pour diriger la charrue. Dans certaines fermes, les chevaux étaient menés très durement et battus au fouet si leur patron estimait qu'ils n'allaient pas assez vite. A La Prise Léon, Louis et Maria aimaient les chevaux et ne les brutalisaient jamais. On entendait dans les champs les « Hue, allez hue » pour que le cheval avance ou tourne à droite ou bien « Dia aaa » pour qu'il tourne à gauche.

Les chevaux de trait utilisés au début du XXe siècle en Ille et Vilaine, étaient le plus souvent issus de la race du Cheval breton. On distinguait deux types : le **trait breton** massif et lourd pour la traction en agriculture et le **postier breton**, plus léger pour les voitures à chevaux.

D 4 - LES OPERATIONS COMPLEMENTAIRES DES LABOURS : LE HERSAGE ET LE ROULAGE

Deux opérations de surface distinctes complétaient le labour : le hersage et le roulage. A nouveau les deux dispositifs étaient attelés au cheval ou aux deux chevaux, lesquels étaient guidés par le laboureur.

Le hersage pouvait avoir lieu soit avant l'ensemencement soit après. Dans le premier cas, la herse sorte de châssis métallique ou en bois, fixe ou articulé, muni de dents, tractée par un ou deux chevaux brisait les mottes en égalisant la surface ; dans le second, elle enterrait les semences pour favoriser leur germination.

Le roulage avait lieu en dernier pour finir de briser les mottes de terre et tasser le sol afin de limiter l'évaporation. Le poids des rouleaux en bois ou en fonte pouvaient varier, de même que leurs conceptions.



Herse à ressort attelée



Rouleau attelé

Quand la terre avait été labourée, le restant des travaux était assuré par Maria et Léon, avec l'aide du cheval de La Prise. La conduite du cheval était assurée indifféremment par Léon ou par Maria. C'était plutôt la nature du travail qui guidait la décision. Le rouleau n'était passé que pour l'orge, dans les mêmes conditions. De même en fonction des travaux, Maria et son frère travaillaient ensemble ou parfois séparément.

D 5 –APERÇU DES PRODUCTIONS AGRICOLES DE LA FERME DE LA PRISE

Dans la France de 1920/1930, neuf céréales se partageaient le territoire : l'avoine, le blé ou froment, le maïs, l'orge, le riz, le sarrasin et le seigle, ce dernier en nette diminution. Il convient d'y ajouter le maïs produit alors seulement dans le sud-ouest et le riz déjà un peu présent en Camargue. A la ferme des Gérard à La Prise, il y avait en gros deux types de production, les céréales et les fourrages :

1. **Les céréales dont Léon et Maria avaient la charge étaient au nombre de quatre : blé, orge, avoine sarrasin ou blé noir.** A l'automne, ils semailent des céréales d'hiver : l'avoine puis le blé. Au printemps, c'était le tour de variétés de printemps : d'abord l'avoine puis l'orge. Ils attendaient fin mai - début juin pour le sarrasin. En résumé seuls le blé, l'orge et le sarrasin étaient semés une seule fois : le blé à l'automne, l'orge et le sarrasin au printemps. Quant à l'avoine, elle était semée deux fois par an, à l'automne et au printemps. ***Nous reverrons les céréales en détail plus loin.***

L'orge de printemps semée en février-mars était récoltée en août avec le blé et l'avoine d'hiver. Le sarrasin ne pouvait être récolté avant fin septembre. Si le blé était vendu en majorité, l'orge et l'avoine étaient à usage animal et le sarrasin à usage mixte : famille et animaux.

2. **Les plantes fourragères** ou fourrages destinées uniquement à l'alimentation du bétail. Maria se souvenait que le trèfle à fleur bleue était semé dans l'orge appelée « paumelle ». Celle-ci étant mûre au bout de trois mois, il était possible de couper ce trèfle bleu trois à quatre fois après la récolte. Pour le trèfle rouge, on ne pouvait le couper qu'une seule fois.

Actuellement, on retrouve à peu près les mêmes plantes fourragères. Mais des différences existent, d'une part dans le choix et la superficie des variétés, d'autre part dans l'extension des **prairies temporaires** : cultures de graminées

seules ou associées à des légumineuses en vue d'être pâturées, fanées ou ensilées et dans celle des **prairies artificielles** : cultures d'une à trois légumineuses : luzerne, trèfle, sainfoin, en vue du pâturage ou de l'ensilage. Nous allons maintenant voir les plantes fourragères, surtout en images.

E - LES PLANTES FOURRAGERES

• EN 1920

Il était usuel de les diviser en quatre groupes :

1- les plantes fourragères annuelles ou légumineuses : vesces, pois, féveroles, lupin, trèfle incarnat, lupuline.

2- les graminées fourragères : ray-grass, pâturins, vulpins, fétuques qui sont de fines graminées et dactyle, fléole, fromental qui sont de grosses graminées.

3 - les prairies artificielles : luzerne, trèfle, sainfoin qui sont des légumineuses

4 - les plantes fourragères dites « accidentelles » telles que le sarrasin, le colza, le chou, la moutarde, la navette. *NB : par « accidentel », comprendre « à utiliser avec modération, voire parcimonie ».*

Groupe 1

De G à D :

**Légumineuses
fourragères annuelles :**

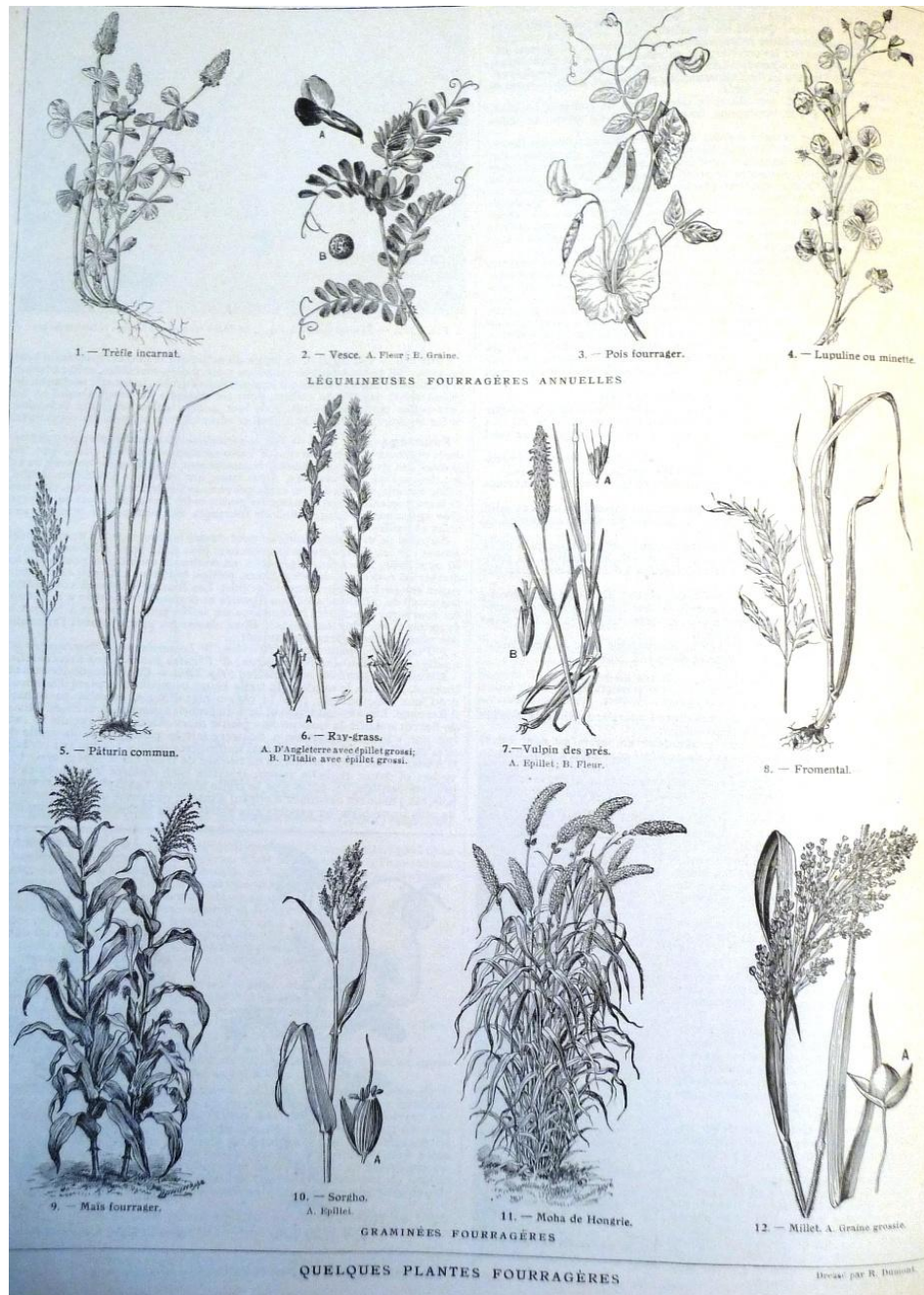
- Trèfle incarnat
- Vesce
- Pois fourrager
- Lupuline

Groupe 2

**Graminées
fourragères :**

- Paturin commun
- Ray-grass
- Vulpin des prés
- Fromental

- Maïs fourrager
- Sorgho
- Moha de Hongrie
- Millet



Groupe 1 - Les légumineuses fourragères annuelles (haut de la planche)

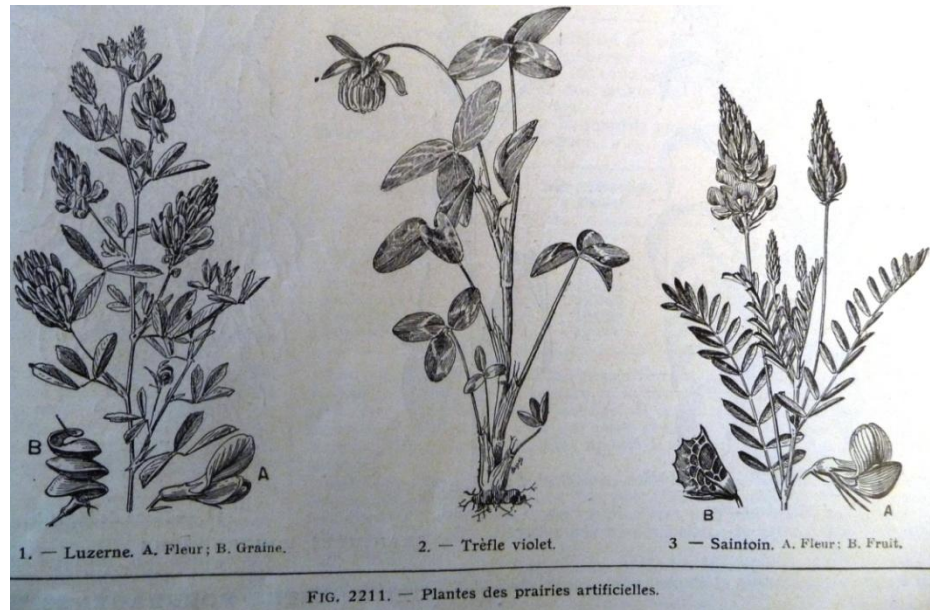
Groupe 2 - Les graminées fourragères (milieu et bas de la planche) - Larousse Agricole 1921/1922

Groupe 3 :

De G à D :

**Plantes des prairies
artificielles :**

- Luzerne
- Trèfle violet
- Sainfoin

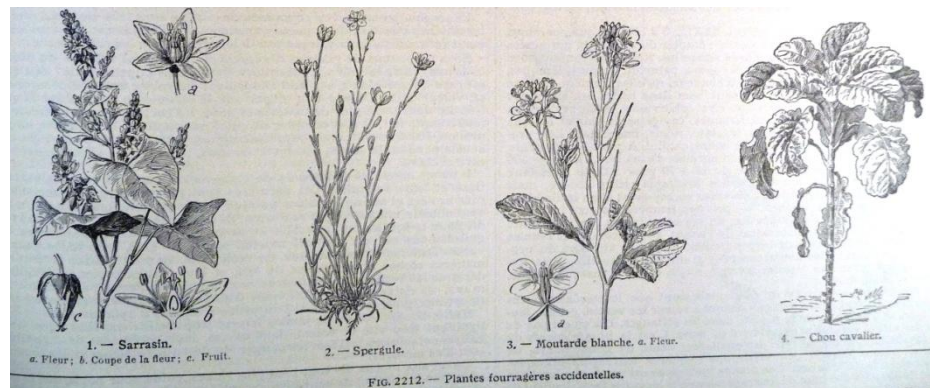


3 – Les plantes des prairies artificielles - Larousse Agricole 1921/1922

Groupe 4 :**Plantes fourragères
« accidentelles »**

- Sarrasin
- Spergule
- Moutarde blanche
- Chou cavalier

Ce sont également
des cultures dérobées



4 – Les plantes fourragères dites accidentelles - Larousse Agricole 1921/1922

J'ai déjà évoqué **les Cultures dérobées** sans les détailler. Sachez qu'il s'agit de cultures de production rapide sur trois mois, pratiquées :

- **soit en vue d'être récoltées** : le *sarrasin* semé entre un colza et un blé, *moutarde blanche* semée après une céréale et récoltée en trois mois, *navets* semés après une orge ou seigle et récoltés en octobre/novembre...
- **soit en vue d'être utilisée comme engrais verts**, c'est-à-dire comme culture destinée à être enfouie dans le sol pour le fertiliser : légumineuses, graminées, crucifères, sarrasin...

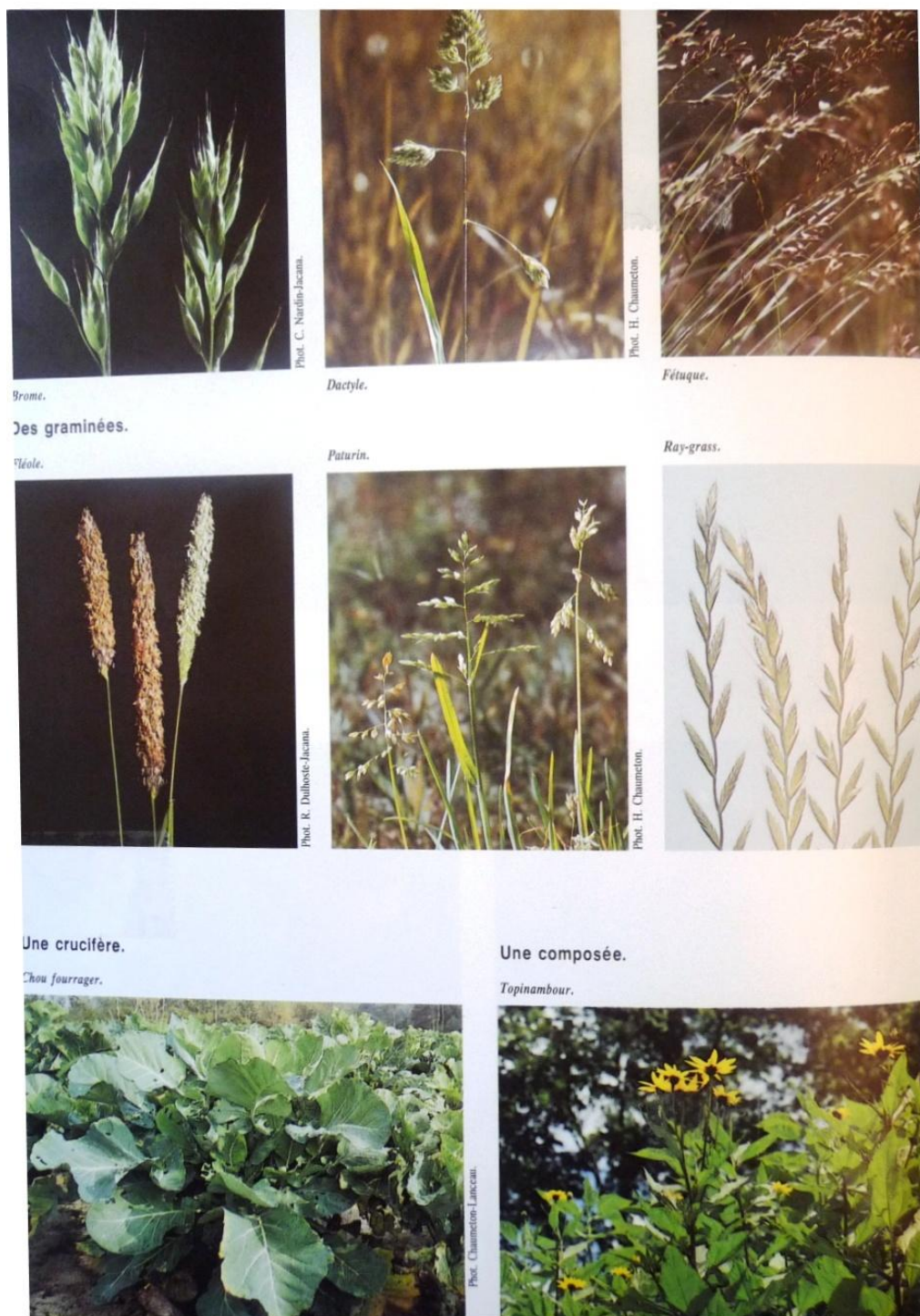
- **EN 2010**

On classe désormais plus simplement les fourrages annuels en deux groupes : ceux d'automne et ceux de printemps et d'été.

- **Les fourrages annuels d'automne se sèment à l'automne et sont récoltés au printemps :**
 - des céréales d'hiver précoces comme le seigle, l'escourgeon, l'avoine d'hiver
 - le ray-grass italien
 - des légumineuses : vesce et pois d'hiver, gesse, trèfle incarnat, trèfle d'Alexandrie...
 - des crucifères : navette et colza d'hiver
- **Les fourrages annuels de printemps et d'été, se sèment au printemps et en été et sont récoltés respectivement en été et à l'automne :**
 - des graminées : sorgho fourrager, maïs fourrage
 - des légumineuses : vesces et pois de printemps, féverole
 - des crucifères : moutarde blanche, radis fourrager, colza fourrager d'été, chou fourrager, navette
 - d'autres espèces : betterave fourragère, tournesol, topinambour, sarrasin.

Voici une présentation plus récente, en couleur, des principales plantes fourragères :

- **D'abord, des Graminées et autres**



De gauche à droite,
des Graminées :

- Brome
- Dactyle
- Fétuque

-Fléole

-Paturin

-Ray-grass

A gauche, une
crucifère :

Le chou fourrager

A droite , une
Composée :

Le Topinambour

Les principales plantes fourragères - Larousse Agricole 1981

Comme on parle des prairies cultivées, je fais ici une parenthèse sur les **prairies naturelles ou permanentes** que vous connaissez déjà pour y avoir gambadé, que ce soit dans les plaines ou dans les montagnes. Sachez que celles-ci qui existent spontanément ont toujours été présentes dans certaines régions. Pâturées sur place par les animaux, elles ne sont généralement pas entretenues et la flore complexe est parfois dégradée.

La prochaine fois que vous irez à la campagne, j'espère que vous aurez la curiosité de regarder de plus près les prairies, afin de repérer et identifier le nom des graminées ou des légumineuses qui la composent. Cela n'est pas toujours évident.

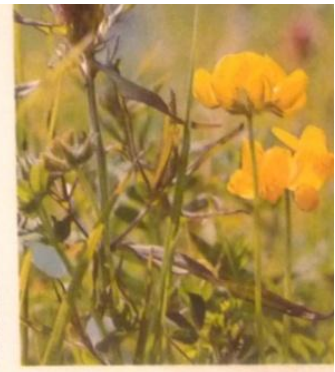
• Puis des Légumineuses

De gauche à droite,

-Féverole

-Gesse

Lotier



Les légumineuses.

Gesse.

Lotier.

-Luzerne

-Mélilot

-Sainfoin



Mélilot.

Sainfoin.

-Trèfle

-Vesce



Vesce.

Les principales

plantes fourragères.

Les principales plantes fourragères - Larousse Agricole 1981

Tous ces noms font partie de la culture paysanne, mais aussi du patrimoine régional. Par exemple, à Montfavet ancienne région de pâturages, une résidence qui vient de se terminer près des Vertes Rives, porte le nom de «La Lupuline », plante fourragère que vous avez pu voir page 34, citée dans les légumineuses de 1920.

Fin de la partie introductive du chapitre IV
